

**LAKHDHAR BOURAGAA**



**LES HOMMES  
DE MOKORNO**

*MEMOIRES*

Il réussit à survivre à de multiples accrochages et sortit indemne de nombreuses embuscades. Jusqu'en 1961. Une nouvelle embuscade fut tendue à son groupe, qui se retrouva assiégé de toutes parts. Impossible de briser l'encerclement. Les munitions étaient épuisées. Mais lui refusait l'idée d'être pris. Il saisit son poignard, et se trancha la gorge.

Quand il fut découvert par les militaires français, il était déjà mort. Il avait réussi son dernier défi : mourir libre, ne pas tomber entre les mains de l'armée française qui pourrait utiliser sa capture comme un moyen de propagande. Se sacrifier était, pour lui, un geste naturel. Il l'a poussé à sa limite la plus extrême : décider lui-même du moment de sa mort plutôt que de laisser les militaires français souiller sa dépouille.

Cette famille Benssaad m'a profondément marqué. Elle eut en tout 14 martyrs. Deux frères, Ahmed et Salah, sont tombés le même jour. Ahmed lui-même a eu deux fils chouhaha, Mohamed, tombé en 1960 près d'El-Omaria, alors qu'il était officier, chef politique de région, et El-Hadi.

Salah, de son côté, a eu un fils chahid, Salem.

Dans l'autre branche de cette famille, on a compté trois frères chouhada. Il s'agissait de leurs cousins Benyoucef, Lakhdhar et Ramdane.

## **L'historien et le loup**

Mohamed Tegua a été grièvement blessé à deux reprises pendant la guerre de libération. La seconde fois, c'était le 8 août 1961. Il était alors secrétaire de la Wilaya IV. Il fut blessé et fait prisonnier lors de l'accrochage qui a coûté la vie au chef de Wilaya, Si Mohamed Bounaama, au cœur de Blida.

Quatre mois plus tôt, en avril, il avait déjà été blessé dans un accrochage à Oued Lakhra, littéralement l'oued de la fin du monde, au sud-est de Chréa, sur le versant sud des monts de Blida. C'était une région boisée, avec un terrain fortement accidenté.

Se traînant tant bien que mal avec sa blessure à la jambe, Mohamed Tegua s'est mis à l'abri, dissimulé par des buissons. Après avoir essayé d'arrêter l'hémorragie par un bandage de fortune, il s'est adossé à un arbre. Comme le terrain était en pente, il avait peur de glisser. Il mit ses



En haut: Mohamed Teguir  
En bas, Lakhdhar Mokrani,  
dit Si Lakhdhar

pieds sur une grosse pierre, essayant de trouver la position la moins inconfortable. Et il a entamé sa longue attente. Seule la nuit le sauverait.

Dans le feu de l'action, ses compagnons s'étaient dispersés. Il s'est retrouvé tout seul. Les unités françaises qui menaient un ratissage dans ce secteur étaient nombreuses. Il était hors de question de tenter un combat frontal. Les consignes étaient claires. L'ALN avait perdu trop d'hommes dans des batailles inégales pour se laisser entraîner dans accrochages meurtriers. L'ordre de dispersion avait donc été donné, et un lieu de rendez-vous fixé. Mais Tegua, blessé, ne pouvait bouger. Il attendait donc la nuit, pour que les unités françaises rentrent. Il pourrait alors se traîner pour chercher de l'aide.

Mais la nuit venue, les unités françaises ont bivouaqué sur place. Un groupe de soldats français se trouvait à une vingtaine de mètres du buisson qui l'abritait. Il entendait distinctement leurs voix. Ils campaient tranquillement, discutant autour d'un grand feu.

Tegua était épuisé. Sa blessure le faisait souffrir. Elle l'affaiblissait considérablement. Sa jambe était raide. Le sang s'était coagulé, donnant à sa jambe une couleur et une allure inquiétantes. Il faisait froid, et il n'avait rien à manger.

Il était dans un état de semi-conscience. Il n'arrivait pas réellement à dormir. C'était plutôt des évanouissements, durant lesquels il gardait une vague conscience de sa situation.

Il sentit vaguement qu'on le tirait par le pied. Une petite traction, suivie d'une autre, plus forte. Il avait auparavant senti une sorte de frottement contre sa jambe. Mais il n'avait pas vraiment conscience des faits. Il ne s'était pas réveillé. C'est la douleur, dans la jambe, qui l'a finalement réveillé. Il lui fallut plusieurs secondes pour reprendre ses esprits, et pour pouvoir distinguer ce qui l'entourait. Là, au milieu des buissons, un loup tenait tout près de sa jambe. Ses yeux luisaient dans l'obscurité. Au bout d'un moment, le loup baissa la tête, mordit dans le bas du pantalon, et commença à tirer. C'est le loup qui était à l'origine de ces frottements, une sorte de caresse, qu'il avait ressenti sur sa jambe. L'animal léchait alors le sang séché qui collait au pantalon.

Maintenant, le loup semblait avoir des doutes. Il n'était pas sûr que sa proie était morte. Il voulait s'en assurer. Ou peut-être pensait-il que sa victime était morte, et essayait-il de la traîner vers son terrier.

Mohamed Tegua ne pouvait rien faire. Les militaires français étaient toujours là, à vingt mètres. Il ne pouvait tirer sur le loup. Il saisit une pierre, mais se rendit compte que s'il lançait contre l'animal, elle risquait de provoquer un bruit qui pourrait attirer la curiosité des militaires. Et ce loup qui repartait à la charge, tirant encore et encore.

Curieusement, il y avait comme une complicité entre l'homme et l'animal sur un point : ne pas faire de bruit. Ne pas alerter les militaires français. L'instinct de survie chez l'homme, l'instinct du chasseur chez l'animal, les poussaient à une lutte silencieuse. Qui dura longtemps.

Tegua réussit à couper un buisson, dont il se servit comme bâton pour chasser l'animal. Le loup finit par se retirer légèrement. Peut-être attendait-il que sa proie meure. Puis il finit par s'en aller, à la recherche d'une autre proie.

Tegua est resté dans son buisson jusqu'au matin. Les militaires français levèrent alors le camp. Ils allaient plus loin, poursuivant leur ratissage. Ils pensaient que les éléments de l'ALN étaient déjà loin, et partaient à leur poursuite. Ils ne pouvaient imaginer que l'un d'eux était là, à quelques mètres, et qu'il suffisait de faire un petit tour pour le retrouver, presque agonisant.

Mais l'épreuve n'était pas finie. Il fallait survivre, dans cet endroit isolé, sans nourriture, sérieusement blessé de surcroît. Il ne pouvait même pas bouger. Par quel miracle Tegua a survécu, je ne le sais. Près de quarante huit heures après sa blessure, des bergers le retrouvèrent, totalement épuisé. Ils le secoururent, et alertèrent l'ALN, qui le prit en charge. Il fut rétabli, et reprenait ses fonctions quelque temps plus tard.

Mais le destin s'acharnait sur lui. Le 8 août 1986, il était de nouveau blessé et fait prisonnier à la suite d'un accrochage à Blida. Il fut sauvagement torturé, et en a gardé des séquelles jusqu'à sa mort.

Ce compagnon, qui avait vécu près de Si Mohamed Bounaama, de par sa fonction de secrétaire de Wilaya, avait une force de caractère peu commune. Militant communiste, il faisait preuve d'une très grande ouverture

d'esprit. Réserve, à la limite de la timidité, il remplissait sa mission consciencieusement, avec une tranquille détermination.

Après l'indépendance, il a été arrêté, et torturé. Mais il gardait la foi, et une soif de savoir exceptionnelle. Il a repris ses études à l'âge où d'autres pensaient partir en retraite. Il soutenu un doctorat, et a enseigné l'histoire à l'université d'Alger jusqu'à sa mort. Il a notamment publié " l'Algérie en guerre ", et " l'ALN à travers un échantillon, la Wilaya IV ".

### **Rabah Bouragaa**

C'était mon aîné de trois ans. Rabah Bouragaa, mon frère, a vécu dans les cercles nationalistes animés par Cheïkh Tayeb Djoughlali dès les années quarante, bien qu'il fût totalement analphabète. Il a naturellement rejoint très tôt l'ALN, en janvier 1955. Il acquit un surnom, le 18, qui lui est resté collé jusqu'à sa mort. Je ne sais d'où il lui est venu, mais il était plus connu que son vrai nom ou son nom de guerre.

Quand, à mon tour, j'ai rejoint l'ALN en 1956, lui faisait figure d'ancien. Il a tenu le maquis pendant un peu plus de quatre ans, côtoyant Si M'Hamed Bougara, Tayeb Djoughlali, et d'autres figures illustres.

En avril 1959, il était responsable d'un groupe chargé de la logistique. Un bien grand mot, pour décrire leur rôle, mais qui montre la confiance dont il jouissait. Une groupe de moudjahidine, généralement les plus anciens, ayant fait leurs preuves, était chargé de garder le stock de munitions de la Wilaya. Chacun avait en charge deux ou trois casemate, que lui seul connaissait, dans lesquelles étaient enfuies ces provisions précieuses. Si l'un d'eux devait mourir ou être fait prisonnier, et qu'il parlait sous la torture, les pertes étaient ainsi minimisées.

Quand a débuté l'opération " Couronne " dans l'ouest, pour toucher l'Ouarsenis, la Wilaya IV a envoyé une compagnie soutenir les unités dirigées alors par Si Mohamed Bounaama, alors chef de la zone 3. Les combats étaient durs, et d'une fréquence infernale. Les munitions s'épuisaient. De plus, les services spéciaux avaient lancé une nouvelle opération criminelle, consistant à abandonner des munitions piégées sur le champ de bataille. Quand les moudjahidine s'en servaient, elles explosaient, faisant

de nombreux morts et blessés. Bounaama a donc donné l'ordre de ne plus utiliser les munitions récupérées : la principale source d'approvisionnement de l'ALN se tarissait.

Je reçus l'ordre d'envoyer des munitions vers la zone 3. J'établis une liste des besoins, en rajoutai un peu, pour en prendre une partie au profit de ma compagnie, et envoyai une section auprès du groupe chargé de la logistique à cet effet. Habituellement, quand le groupe, dirigé par mon frère, reçoit ces ordres, les hommes vont séparément aux casemates qu'ils gèrent, ramènent ce qui leur est demandé, et le confie à ceux chargés de l'acheminement. L'opération se déroulait généralement dans la zone où se trouve le PC de la Wilaya. PC est aussi un bien grand mot. Il s'agissait en fait d'une zone relativement sûre, boisée, accidentée, difficile accès, et facile à surveiller. L'état-major de la Wilaya s'y déplaçait constamment, dans un vaste périmètre, mais dans une relative sécurité. En l'occurrence, il s'agissait de Ouled Bouachra, au sud-ouest de Médéa, là où a été érigée une stèle à la mémoire de Bougara.

Mais cette fois-ci, quand la section s'est rendue au PC, elle n'a trouvé que mon frère Rabah. Les autres éléments du groupe chargé de la logistique étaient absents. Renseignements pris, on nous apprit qu'ils avaient été convoqués au PC pour enquête. L'armée française avait découvert et détruit une des casemates, et pris les armes et munitions qui s'y trouvaient. Il fallait savoir comment et pourquoi elle avait été découverte.

Je redonnai l'ordre à la section de se rendre de nouveau au PC, d'arrêter mon frère Rabah, de le ligoter, et de le ramener. Je fixai un lieu de rendez-vous dans la zone où se trouvait le PC du chef de Wilaya Si M'Hamed Bougara. Je sentais vaguement une injustice dans cette démarche. Mon frère n'était pas considéré comme suspect, et échappait ainsi à l'interrogatoire, alors que les autres hommes risquaient l'infamie, peut-être la mort. Pour quelle raison était-il épargné, alors qu'il était chef du groupe, et devait, de ce fait, assumer la responsabilité des erreurs que pouvaient commettre les hommes qu'il dirigeait ?

Le hasard a fait que sur le chemin du retour, le groupe accompagnant mon frère, ligoté, a croisé Bougara. Celui-ci a demandé des explications. Personne ne pouvait lui en donner. Il s'adressa donc à mon frère, qu'il

connaissait de près. Il le connaissait d'ailleurs par son surnom, " le 18 ". Mais mon frère n'avait pas non plus d'explications.

Bougara était en colère. Il ne pouvait admettre qu'un homme, arrêté et ligoté dans un maquis, soit dans l'ignorance de ce qui lui était reproché. Il s'adressa donc à mon frère Rabah par une boutade restée célèbre :

- Tu prétends ne pas savoir ce qui te concerne ! Si tu es le 18, alors, je vais te montrer le 36, lui dit-il.

J'arrivai peu après sur les lieux. Bougara me demanda pourquoi je faisais arrêter mon propre frère. Je lui exposai mes arguments. L'armée française avait découvert une casemate par hasard. Les hommes chargés de ces caches étaient au-dessus de tout soupçon. Il s'agissait de moudjahidine de la première heure, des hommes aguerris, qui jouissaient de notre confiance totale. C'était d'ailleurs pour cette raison qu'on leur avait confié cette lourde responsabilité. Pour moi, leur innocence ne faisait aucun doute.

- S'ils sont coupables de quoi que ce soit, mon frère aussi est coupable, ajoutai-je. Il est chef du groupe, et donc responsable de leurs erreurs.

C'était, pour moi, la seule manière d'aborder la terrible question de la suspicion qui s'insinuait dangereusement dans les rangs de l'ALN. Les services spéciaux français avaient effectué leur sale besogne, avec la bleuite, qui avait fait des dégâts immenses. Pour détruire l'ALN de l'intérieur, les services de renseignements français faisaient courir le bruit que les hommes rejoignant l'ALN travaillaient pour eux, ce qui a conduit, parfois, à des procès expéditifs, des condamnations infâmes, sans preuve, et des exécutions. C'était la terrible réalité de la vie du maquis.

Bougara a accepté mes arguments. Lui aussi se rendait compte de la dérive grave qui pouvait emporter l'ALN. Il connaissait personnellement les hommes en question. Il pouvait jurer de leur bonne foi et de leur innocence.

Mais le mal était fait. Il fallait trouver un moyen de réhabiliter ces hommes. Leurs compagnons les avaient vus ligotés, interrogés, suspects, et donc coupables. Il était difficile de rétablir leur image. Bougara dévina de les affecter dans des unités de leurs choix. Il demanda à mon frère où il voulait se rendre. Rabah choisit la zone 4.



La zone 4, couvrant le Dhahra, a particulièrement souffert.

En haut: scène de torture, près de Miliana.

En bas, photo trouvée sur un prisonnier français.

